GALILEE, LE MECANO

De **Marco Paolini, Francesco Niccolini, Michela Signori**
Texte français **Daniela Almansi, Francesco Niccolini, Marco Paolini**

Mise en scène **Charles Tordjman**
Avec **Marco Paolini**

©Droits réservés

CREE LE 7 MAI 2014 AU THEATRE DE VIDY-LAUSANNE

Du 7 au 31 mai 2014 au Théâtre de Vidy-Lausanne

Spectacle en tournée en 2014-2015

CONTACT PRODUCTION ET DIFFUSION

Scènarts / Rémi Jullien
Email : r.jullien@scenarts.fr
Tél : 01 43 66 26 44 - Fax : 01 43 66 66 13 - www.scenarts.fr

GALILEE, LE MECANO

©Droits réservés

Texte original **Marco Paolini, Francesco Niccolini, Michela Signori**

Texte français **Daniela Almansi, Francesco Niccolini, Marco Paolini**

Mise en scène **Charles Tordjman**

Collaboration artistique **Gabriella Ossola**

Scénographie **Vincent Tordjman**

Lumières **Christian Pinaud**

Musique **VICNET**

Avec **Marco Paolini**

Créé le 7 mai 2014 au Théâtre de Vidy-Lausanne

Spectacle disponible en tournée en 2013 I 2014

Production Compagnie Fabbrica (France) / Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse) / Jolefilm (Italie)
Diffusion Scènarts / Rémi Jullien
La Compagnie Fabbrica reçoit le soutien financier du Ministère de la Culture et de la Communication//DGCA.

Durée estimée du spectacle : 2h

Age conseillé : à partir de quatorze ans

Temps de montage : 1 jour / démontage à l'issue de la représentation
Equipe minimum en tournée : 1 comédien, 2 techniciens (son/lumière), 1 metteur en scène, 1 administrateur

NOTE D'INTENTION

Lorsqu'on parle de Galilée, on pense toujours à un vénérable vieillard : c'est probablement une question d'iconographie, mais cela pourrait aussi être dû au fait que, mentalement, le savant n'a jamais pris sa retraite. Au contraire, c'est après ses soixante ans qu'il a fait ses découvertes les plus importantes, mais surtout il est devenu le paladin du doute et du droit à l'erreur. Il a abandonné les certitudes aristotéliques, la beauté harmonieuse et céleste du "pourquoi" et il s'est concentré sur les nécessités du "comment".

Galilée vit quatre cents ans avant nous, à une époque gouvernée par les certitudes et les rigidités de la pensée, mais aujourd'hui, des éléments de notre actualité nous poussent à nous confronter une nouvelle fois avec ce passé.

Nous vivons en un temps où la magie a recommencé à gouverner l'avenir. Peut-être parce que les lois de l'économie ne sont pas des lois mathématiques et qu'elles contiennent des éléments de hasard très importants, toujours est-il que notre monde recherche une consolation dans les astres. Et cela m'étonne que, 400 ans après la consécration de la représentation copernicienne de l'univers, nombreux d'entre nous consultent chaque jour les prévisions de l'horoscope fondées sur la fixité des étoiles de Ptolémée. À la fin, cela importe peu que le ciel ne soit pas ainsi, car ce qui compte c'est ce qui nous plaît.

Galilée est souvent érigé en symbole de la science libre contre la foi intégriste, mais en réalité, c'est un homme qui, pour survivre, faisait également des horoscopes. Et pourtant, il a eu la force de regarder au-delà. Il est facile pour nous de se moquer des théories du passé : lorsqu'elles sont dépassées, elles font toujours rire. Le problème c'est que, tant qu'on est dedans, on continue de croire qu'il ne s'agit pas d'une théorie, mais d'une explication de la réalité.

Marco Paolini

Galilée, le Mécano n'approfondit pas la dialectique traditionnelle entre la foi et la raison, qui a marqué l'histoire des scientifiques et celle du XVIIe siècle, mais il tente d'analyser le dialogue à trois entre foi, raison et superstition, le dialogue entre philosophes, hommes de sciences et une nouvelle catégories : les mécaniciens, devenus indispensable après la découverte de l'Amérique.

L'objectif à travers ce spectacle est d'impliquer le spectateur dans la réflexion et pas seulement dans le récit, de créer une situation où le public ne reste pas tranquillement assis en se contentant de regarder, mais – une fois encore – concourt à la révolution copernicienne.

Les auteurs

NOTE D'INTENTION

Marco Paolini aime les trains. Chez lui, près de Venise il a construit tout un jeu où des wagons suivent des locomotives qui traversent des forêts, des gares bien sûr, et des petites maisons sagement rangées au bord des rails. Marco Paolini fait les plans de ses incroyables circuits à la règle et à la main. Pas d'ordinateur, pas de 3D.

C'est parce que je lui connais cette passion d'enfant qui a su dire très jeune les mots ballast et caténaire que j'ai choisi le titre de notre prochain spectacle *Galilée, le mécano*.
Mais aussi parce que je sais qu'il aime que Galilée soit nommé ainsi ; le mécano.
Ce qui relie Marco Paolini à Galilée c'est que tous deux sont des mécaniciens.
L'un bricole les trains et des circuits pour être au ras de la terre, l'autre bricole un télescope pour tutoyer les étoiles.
Chacun son univers.

L'un, fils de cheminot, est un acteur ouvrant les trappes du monde, l'autre, fils de musicien est un chercheur remettant le monde à l'endroit.

J'ai vu en Italie il y a deux ans le spectacle de Marco Paolini dans un festival à Bassano del grappa. Je l'ai revu au Piccolo Teatro de Milan deux autres fois et enfin à Padoue devant 2000 personnes.
Marco Paolini racontait « son » Galilée. Rien à voir avec celui de Brecht, héros et rebelle, non un Galilée avançant grâce au doute, avançant avec acharnement dans son atelier à trouver le sens du monde.
Marco, plutôt très connu chez lui a accepté de refaire son Galilée en français dans une nouvelle mise en scène. Histoire de recommencer à douter, histoire de se redonner du cœur à l'ouvrage. Et du cœur, il n'en manque pas.

Il est drôle Marco, il aime le public. C'est un acteur pédagogue. C'est rare.
Comment le théâtre peut-il parler de la science ? Comment faire théâtre du conflit entre la théorie copernicienne et le système aristotélicien ? Qu'a découvert Galilée ? Y a-t-il aujourd'hui nécessité du dialogue avec la science ?

Simple, la démarche de Paolini est chaleureuse, généreuse.
Il faut l'entendre. Il faut entendre Galilée aujourd'hui.
Il faut entendre ces deux mécanos…

Charles Tordjman, septembre 2013

EXTRAITS

[…] Et Galilée ? Il se méfie. Il mesure.
A l'église, pendant la messe, Galilée, il se distrait en observant un lustre se balancer au-dessus de sa tête et il comprend l'isochronisme du pendule en l'observant.
Car le pendule, en apparence, confirme les règles d'Aristote. Il fait quoi, le pendule ?
Il oscille, puis il s'arrête le plus près possible de sa position de départ. Sans la chaîne, c'est là qu'il irait. Aristote parle du « mouvement naturel du pendule s'approchant de sa place ». Ce qu'Aristote ne comprend pas, c'est pourquoi le pendule, une fois arrivé à sa place, se dit «allez hop, encore un petit tour... et un autre... » C'est cette incertitude qui trouble Aristote. Alors pour expliquer le mouvement du pendule, il utilise une seule expression : mysterium. Si on te demandait à l'examen :
– Et le pendule ?
– Mysterium !
– C'est bon !
Sous-entendu : si Aristote n'a pas pigé, laisse tomber! Tiens-toi au programme et te prends pas la tête !
Et Galilée ? Il se méfie, il prend des mesures.
Et on le mesurait comment, le temps, quand il n'y avait pas de montre ?
Avec la musique ! La musique, c'est mathématique. Tu pouvais mesurer avec deux, trois, quatre temps. La musique est précise, et Galilée mesure l'oscillation du pendule. La petite et la plus grande... elles durent pareil.
La période est la même. Selon la longueur du bras, l'oscillation complète, en avant en arrière, dure pareil. C'est mathématique. Tu peux le vérifier. Il a 19 ans, quand il fait cette observation.
Il aurait inventé un nouvelle physique à 19 ans ? Non. Il ne sait pas pourquoi le pendule bouge comme ça. Mais Galilée, à l'époque, ne se demande pas pourquoi. Il se demande : comment ? Comment il bouge, le pendule ?
Je sais, vous avez raison. Entre la question vulgaire du « comment » de Galilée et la noblesse du « pourquoi » d'Aristote, il n'y a pas de comparaison possible. Ça intéresse qui, le « comment » ? Les mécanos !
Qui ? Les mécanos, les gens qui ont besoin du mode d'emploi! […]

GALILEO GALILEI

Galileo Galilei naît à Pise en 1564**.** Son père, théoricien de la musique, souhaite ardemment qu'il devienne médecin, profession bien rémunérée. Ainsi, à dix-sept ans, le jeune Galilée débute des études de médecine, qu'il abandonne aussitôt : Ostillo Ricci, son professeur de dessin, parvient à le passionner pour les mathématiques, terme sous lequel on regroupait alors plusieurs de nos disciplines actuelles, notamment l'astronomie et la physique.

Excessivement doué, ses biographes racontent qu'en 1583, donc à dix-neuf ans, Galilée aurait découvert l'isochronisme des pendules simplement en observant les oscillations du lustre d'une cathédrale. Il aurait en outre compris tout l'intérêt de cette loi pour la mesure du temps.

Galilée, professeur de "mathématiques" à l'université de Padoue, n'hésite pas à mener ses étudiants sur les quais de Venise pour observer les machines dont le principe fait partie de son cours : il pense que les lois physiques doivent être établies sur des expériences, ce qui permettra aux sciences de progresser. Pour vérifier des lois physiques, en 1609, il se fabrique une lunette, d'après de vagues descriptions dont il a entendu parler, en liant deux lentilles qu'il se construit : grâce à elle, il pourra observer le ciel et vérifier les théories de Copernic, qui contredisent la vieille astronomie de Ptolémée héritée de l'antiquité, avec la terre immobile au centre de l'univers. La remettre en cause serait également remettre en cause la Bible où là aussi la terre est immobile au centre de l'univers avec le soleil qui tourne autour d'elle, etc.

Pointant en pleine nuit sa lunette vers le ciel, Galilée découvre un univers que personne avant lui n'avait vu. En mars 1610, il publie alors un petit livre pour que les hommes instruits de tous les pays puissent le lire : il lui donne ce titre *Sidereus Nuncius* (le Messager des étoiles).

Dans son ouvrage, Galilée expose ses observations de la lune, qui n'est pas une sphère parfaite mais se révèle montagneuse et accidentée. Il y donne aussi une explication de la "lumière cendrée" qui n'est autre que le clair de terre reflété par la lune. 1610 est aussi une année faste pour Galilée. En effet, il devient "premier mathématicien du Studium de Pise et premier mathématicien et philosophe du Grand Duc de Toscane" en juillet et reçoit l'appui d'astronomes illustres comme Kepler ou encore Clavius, chef des astronomes du Pape. Il sera d'ailleurs invité à Rome l'année suivante et y rencontrera un franc succès. Dans le même temps, il poursuit ses recherches et fait de nouvelles découvertes qui se révèlent capitales. En pointant sa lunette sur Vénus, il observe des phases, comme celles de la lune, et des variations de sa taille apparente. Pour lui, cela ne fait aucun doute: la planète tourne autour du soleil et se déplace par rapport à la terre.

Mais ces succès attisent les rancœurs et les ennemis de Galilée passent à l'offensive dès 1612, tant sur le plan scientifique que religieux. Le vrai danger vient des théologiens, qui jugent le système copernicien contraire aux Ecritures. Galilée s'attache alors à prouver la compatibilité des Ecritures avec le système héliocentrique. En 1616, il décide de se rendre à Rome afin de convaincre les ecclésiastiques du bien-fondé de ses théories. Il y rédige un opuscule sur les marées, preuve du mouvement de la terre. Mais il est trop tard et en février 1616, les propositions coperniciennes selon lesquelles le soleil est le centre immobile du monde et la terre se meut sont jugées hérétiques. En mars de la même année, l'ouvrage dans lequel Copernic expose ses théories est mis à l'index

et Galilée est prié de ne plus professer de telles hérésies. Il reste prudent pendant sept années et ne fait plus allusions aux théories coperniciennes.

En 1623, le cardinal Maffeo Barberini devient Pape et prend le nom d'Urbain VIII. Jeune, astronome et libéral, il représente l'espoir des milieux intellectuels et progressistes. Galilée, qui connaît bien le nouveau Pape, tente alors de réhabiliter Copernic. Il reçoit l'aval du Pape pour la rédaction d'un ouvrage contradictoire sur les différents systèmes du monde, à condition qu'il soit parfaitement objectif. Galilée, malade, met plusieurs années à le rédiger et c'est en 1631 que le livre reçoit l'imprimatur, sous réserve de quelques corrections. Son dialogue des *Massimi sistemi* (*Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo*, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*) sort des presses florentines en 1632. Dans les rencontres de quatre journées, il y est disserté au sujet des deux principaux systèmes du monde, le ptoléméen et le copernicien, en proposant sans aucune détermination les raisons philosophiques et naturelles tant en faveur de l'une que de l'autre des parties.

Coup de théâtre : le pape Urbain VIII, furieux, ordonne la saisie de l'ouvrage. Mais il est trop tard et il a déjà été diffusé. Galilée est convoqué au Saint-Office en septembre de la même année. Il ne s'y rend qu'en hiver, menacé d'arrestation. Comment expliquer la réaction du pape, pourtant libéral et ami de Galilée ? Il semble qu'Urbain VIII n'ait pas apprécié le fait que Galilée, malgré le titre de son ouvrage, n'ait pas respecté leur accord et qu'il se soit livré à l'éloge des théories coperniciennes. Mais Galilée apparaît également comme une victime de la raison d'Etat. En effet, Urbain VIII se trouve à cette époque dans une situation difficile. Il est soupçonné de favoriser les idées novatrices au détriment des valeurs traditionnelles et sa politique pro-française, alors que la France soutient les protestants, lui attire les foudres de nombre de catholiques. C'est donc pour calmer ses adversaires qu'il leur « offre » le procès de Galilée.

Les audiences débutent en avril 1633. Galilée est accusé d'avoir enfreint l'interdiction de 1616 de défendre les théories de Copernic. Il est jugé coupable en juin, doit abjurer ses erreurs et est assigné à résidence dans la prison dorée de sa maison de la banlieue de Florence. Il y séjourne jusqu'à sa mort le 8 janvier 1642.

MARCO PAOLINI

Acteur, auteur et metteur en scène parmi les plus renommés de la scène théâtrale italienne, Marco Paolini est surtout connu du grand public pour le fort engagement civil qui caractérise ses spectacles. Seul sur scène, il donne vie aux différents protagonistes de ses histoires, qui ont participé aux événements les plus épineux de l'histoire italienne et internationale.
En Italie Marco Paolini est considéré comme le père du « théâtre de narration », suivant les traces de Dario Fo.

Né à Belluno en 1956, il a intégré très vite plusieurs compagnies de théâtre. Il a collaboré entre autres à l'expérience du Teatro Settimo à Turin ; c'est ainsi qu'il commence à raconter des histoires et que naissent les *Albums*, les premiers épisodes d'une longue biographie collective qui traverse l'histoire italienne des années 60 à nos jours.

Il se fait remarquer par le public grâce à son récit *Il racconto del Vajont*. Créé en 1993, il sera joué des centaines de fois en Italie et sera diffusé en direct à la télévision publique en 1997. Paolini y raconte la catastrophe du Vajont : le 9 octobre 1963, dans les Dolomites en Vénétie, 260 millions de mètres-cubes de terres et de roches du Mont Toc s'effondrent dans le lac du barrage du Vajont ; la vague d'eau produite par la chute inonde et détruit plusieurs villages, causant la mort de milliers de personnes. Dans cette « oraison civique », Paolini ouvre une page complexe de l'histoire italienne en dévoilant les contradictions politiques et scientifiques qui ont conduit au désastre.

© Angelo Redaelli

Après le succès de *Il racconto del Vajont*, Paolini s'affirme comme un acteur et un interprète de récits au fort impact civil : il raconte la tragédie de l'avion DC9 qui disparait mystérieusement dans le ciel d'Ustica le 19 juin 1980 (*I-TIGI Racconto per Ustica*, 2000) ; il trace une histoire du capitalisme italien, de sa naissance à sa crise, en parcourant les événements du pôle pétrochimique de Porto Marghera, près de Venise (*Parlamento chimico*, 2002) ; enfin, il remémore les faits douloureux de la retraite d'un groupe de soldats italiens sur le front russe pendant la Deuxième Guerre mondiale, d'après le célèbre roman de l'écrivain Mario Rigoni Stern (*Il Sergente*, 2007).

Dans ses « oraisons civiles », Paolini aborde aussi des histoires complexes qui franchissent les frontières italiennes : il s'occupe de la catastrophe de Bhopal, en Inde, survenue dans la nuit du 3 décembre 1984 à cause de l'explosion d'une usine produisant des pesticides (*Bhopal 2 dicembre 1984*) ; il développe une réflexion autour du pouvoir économique dans notre société (*Miserabili. Io e Margaret Thatcher*, 2006) ; ou encore il traite de l'extermination des handicapés et des personnes atteintes de troubles mentaux dans l'Allemagne nazie entre 1939 et 1941, événement connu comme Aktion T4 (*Ausmerzen*, 2011).

A côté de ces histoires, Marco Paolini se consacre aux grandes figures de la culture italienne et mondiale. C'est le cas de Jack London que Paolini redécouvre à travers une ballade musicale et verbale où il réinterprète des récits de l'écrivain américain (*Ballata di uomini e cani*, 2012). Et il se dédie surtout à l'histoire de Galilée, le père de la science moderne, un divulgateur mais surtout un grand penseur, qui resta ouvert au doute jusqu'à la fin de ses jours ; dans *ITIS Galileo* (2010), Paolini raconte l'œuvre de Galilée et son importance dans la création et le développement de la pensée scientifique. Après son succès au théâtre et à la télévision en Italie, le spectacle arrive en Suisse au Théâtre Vidy-Lausanne dans une nouvelle version en français, *Galilée, le mécano* (2014), mise en scène par Charles Tordjman.

Passionné de cartes géographiques, de voyages et de langues, Paolini aborde ses récits en prêtant une attention particulière au paysage, à sa transformation et à l'histoire, comme par exemple dans le fameux travail consacré à Venise, *Il Milione* (1997), ou dans le projet *Fén* (2013), une installation en bois, fer, foin et mots présentée à la 55. Biennale d'art de Venise et accompagnée de texte autour de la relation entre l'homme, le paysage et le travail.
Artisan et dépositaire du métier de conteur, Paolini joue ses spectacles dans les grands théâtres italiens mais aussi dans des petites salles et des lieux non-théâtraux : en sillonnant l'Italie de long en large, il a raconté ses histoires dans les écoles, les universités, les places, les hôpitaux, les prisons, les centres culturels, les refuges de montagne..., en jouant devant des publics très nombreux et variés. Il a également su présenter son art au grand public de la télévision grâce à des retransmissions en direct, depuis le *Racconto del Vajont* (Rai2, 1997) jusqu'aux récents *Ausmerzen. Vite indegne di essere vissute* (La7, 2011) et *ITIS Galileo* (La7, 2012).

Au cinéma, Paolini a travaillé avec les réalisateurs les plus importants du panorama italien, parmi lesquels Nanni Moretti (*Caro diario*, 1993), Carlo Mazzacurati (*Il toro* 1995; *La lingua del santo*, 2000), Daniele Lucchetti (*I piccoli maestri*, 1998), Marco Tullio Giordana (*Sangue pazzo*, 2008), Davide Ferrario (*Piazza Garibaldi*, 2011) et Andrea Segre (*La petite Venise*, 2011).

En 1999, il a fondé Jolefilm, la société qui produit tous ses spectacles et avec laquelle il développe sa passion pour le cinéma et le documentaire.

Ses œuvres sont publiées en Italie par Giulio Einaudi Editore sous forme de coffrets livre-dvd. Et les plus importants quotidiens italiens (La Repubblica - L'Espresso, Corriere della Sera) lui ont consacré des recueils de dvd présentant tous ses travaux.

FRANCESCO NICCOLINI

©Droits réservés

Francesco Niccolini (Arezzo, 1965) est diplômé en Histoire du Spectacle par l'Université de Florence.

Dramaturge, scénariste, parfois metteur en scène, il étudie et écrit depuis de nombreuses années avec Marco Paolini et il a réalisé avec lui *Il Milione*, *Appunti Foresti*, *Parlamento chimico*, *Storie di plastica*, la version pour la télévision de Vajont et les récits du Teatro civico pour l'émission Report de Rai3, avec Andrea Purgatori. En 2011, le spectacle *ITIS Galileo*, consacré à Galilée, a été présenté au public.

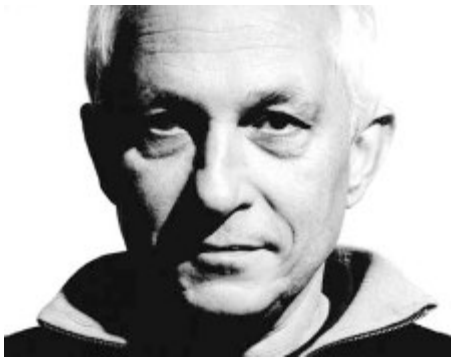
Il a écrit des textes et des spectacles pour Sandro Lombardi, Arnoldo Foà, Luigi D'Elia, Anna Bonaiuto, Massimo Schuster, Antonio Catalano, Enzo Toma, Fabrizio Saccomanno, Roberto Citran, Anna Meacci, Roberto Abbiati, Angela Finocchiaro, Giuseppe Cederna, Roberta Biagiarelli, Banda Osiris et Alessandro Benvenuti. Nombre de ses spectacles ont été représentés dans tous les pays d'Europe, en Afrique, aux États-Unis et en Asie.
Avec *Paladini di Francia*, il a remporté le Prix de la critique 2009 et le Prix Eolo 2009 ; avec *Vita d'Adriano*, le Prix Enriquez pour la dramaturgie 2009 ; avec *Canto per Falluja*, le Prix Enriquez pour le théâtre civil 2009 ; avec *Doctor Frankestein*, le Prix du meilleur premier rôle masculin au festival international Fadjr de Téhéran. La version de *Storia d'amore e alberi*, interprétée par Luigi d'Elia, a été classée troisième au Prix Eolo 2011.

Depuis 2007, il a étendu son activité à l'art du documentaire, en réalisant deux documentaires pour la TSI – Télévision Suisse Italienne, et au cinéma, en collaborant au sujet et au scénario d'un film consacré à la guerre en Irak, *Angeli distratti*, dirigé par Gianluca Arcopinto. Avec le réalisateur algérien Mohammed Soudni, il a écrit le film *Lionel* (AmkaFilm 2010).
Il a collaboré avec Radio3 et l'émission *Tre colori*, qui a remporté en 2011 le Prix Flaiano pour la meilleure émission radiophonique.

Il tient des cours et des ateliers d'écriture théâtrale et de dramaturgie en Italie et à l'étranger, et depuis dix ans il dirige la non école de Rosignano Marittimo. Depuis quatre ans, il est professeur de dramaturgie à l'école Prima del Teatro (San Miniato, Pise).

Parmi ses publications, citons : *La guerra grande dell'Arno* (2011, livre-audio Scienza express), *Trilogia del Salento* (2009, Titivillus), *Il Milione* (2009, Einaudi, avec Marco Paolini), *Resistenti*. *Leva militare '926* (2006, Titivillus, avec Roberta Biagiarelli et Franco Sprega), *Racconti civili, d'amore e di guerra* (2005, Manni), *Teatro civico* (2004, avec Marco Paolini et Andrea Purgatori, Einaudi).

CHARLES TORDJMAN


Jérome Schlomoff

En 1972, il débute comme administrateur au Théâtre Populaire de Lorraine, dirigé par Jacques Kraemer. Dès l'année suivante, il partage avec celui-ci la direction du théâtre. Il passe alors progressivement de la dramaturgie à l'écriture, puis à la mise en scène. Pour sa première mise en scène, il adapte *La Punaise* de Maïakovski (1976). Après de nombreuses mises en scène, il devient directeur du Théâtre Populaire de Lorraine en 1981.

En 1992, il est nommé à la direction du Centre Dramatique National Nancy Lorraine. Là, il continue d'affirmer son attachement au théâtre contemporain et sa volonté très marquée d'un théâtre de service public ouvert au plus grand nombre, à travers de nombreuses créations.

En 1996, Charles Tordjman crée le Festival Passages, consacré aux théâtres de l'Est de l'Europe.

En juin 1997, il accueille, l'écrivain François Bon qu'il sollicite pour le théâtre. Avec lui, Charles Tordjman met en scène *Va savoir la vie* avec 27 personnes en situation sociale précaire (RMIstes, illettrés…). Son compagnonnage avec François Bon, sur le terrain du travail mené avec les personnes en situation sociale précaire, se poursuit avec *Voix du peuple* : les textes recueillis auprès des sans-abri de Nancy sont publiés aux éditions La Nuée Bleue – DNA et Éditions de l'Est dans un ouvrage intitulé *La douceur dans l'abîme, vies et paroles de sans-abri*.
En 2004, il crée notamment *Daewoo,* de François Bon, qui a depuis reçu le Molière du meilleur spectacle du théâtre public en région ainsi que le Prix de la critique décerné par le Syndicat Français de la critique au titre du meilleur spectacle de la saison.

En 2008, il a créé *Vers toi Terre promise, tragédie dentaire* de Jean-Claude Grumberg. Il a monté ce spectacle dans la même mise en scène, le même décor, les mêmes lumières, avec des comédiens israéliens au Théâtre Caméri en Israël en mars 2009, avec le soutien de l'Institut Français. Pour ce spectacle, Jean-Claude Grumberg a reçu le Molière 2009 de l'auteur francophone vivant. Le spectacle a aussi reçu le Grand Prix du syndicat de la critique pour la meilleure création d'une pièce en langue française.

En octobre 2009, il créé *La Fabbrica* d'Ascanio Celestini au Théâtre de Vidy-Lausanne.
A la fin de l'année 2009, Charles Tordjman quitte le CDN de Nancy et créé la compagnie « Fabbrica ».
En mars 2010, il crée au Grand Théâtre de Luxembourg, *Flowers in the mirror* de Li JuChen avec la troupe de l'opéra de Chengdu, de la province du Sichuan en Chine.

En mai 2011, il installe à Metz le festival Passages qui devient une structure indépendante. Il en demeure le directeur artistique.
Il met en scène en février 2012 *Moi je crois pas* de JC Grumberg au Théâtre du Rond Point avec Pierre Arditi et Catherine Hiegel ; spectacle repris en octobre 2012 au Théâtre Edouard VII pour plusieurs mois et en tournée en décembre 2013.
Il met en scène également en 2012 au Théâtre de Vidy-Lausanne, *Résumons-nous* d'après des textes d'Alexandre Vialatte, qui sera présenté au Théâtre de la Commune en octobre 2013 avant de partir en tournée au cours de la saison 2013-2014.

En octobre 2013, il créé au Théâtre du Jeu de Paume à Aix-en-Provence, *Un beau matin, Aladin,* spectacle tout public d'après les contes des Mille et une nuits (dans le cadre de Marseille capitale européenne de la culture et suivi d'une tournée en France et à l'étranger).

En mai 2014, il créera au Théâtre de Vidy-Lausanne *Galilée le mécano*, de et avec Marco Paolini.
Parallèlement à son travail de metteur en scène, Charles Tordjman prépare pour mai 2015 la prochaine édition du festival Passages à Metz.
Charles Tordjman assure des ateliers d'initiation à la mise en scène et d'introduction au théâtre contemporain à l'Université de Nancy et à Science Po Paris à Nancy.